

chaque oiseau son nid semble beau ; après la pluie le beau temps et après la peine le plaisir. Mais laissez dire, allez ; trop gratter cuit, trop parler nuit. Moquez vous du qu'en dira-t-on et ne croyez pas que qui se fait brebis, le loup le mange. Dieu a dit : " Plus vous serez humiliés sur la terre, plus vous serez élevés au ciel. "

Ecoutez bien ceci, mes enfants : je vous parle d'abondance de cœur, il n'est qu'un mot qui sauve : il ne faut pas tant de beurre pour un quarteron. Quiconque fera bien, trouvera bien. Les écrits sont des mâles et les paroles sont des femelles, dit-on, mais on prend le bœuf par les cornes, et l'homme par les paroles, et quand les paroles sont dites, l'eau bénite est faite.

Faites donc de sérieuses réflexions, mes frères, choisissez d'être à Dieu ou au diable, il n'y a pas de milieu ; il faut passer par la porte ou par la fenêtre ; vous n'êtes pas ici pour enfilier des perles, c'est pour faire votre salut, le démon a beau pour dorer la pilule, quand le vin sera versé il faudra le boire et c'est au fond du pot qu'on trouve le marc.

Au reste, à l'impossibilité nul n'est tenu ; je ne veux pas vous sauver malgré vous. On dit que ce n'est rien de parler, le tout est d'agir, et comme charité bien ordonnée commence par soi-même, je vais tâcher de fuir mes orgues et de tirer mon épingle du jeu ; alors quand je serai sauvé, arrive qui plante. allez au diable je m'en lave les mains.

UNE HEROÏNE.

Quand un crime est commis dans le but de sauver une chose sainte et sacrée comme la liberté d'un peuple ou l'honneur d'une femme, est-ce un crime ?... Si la loi dit oui, l'histoire, la conscience publique disent non. La tête d'Holopherne a fait un piedestal à Judith ; le couteau à manche d'ivoire de Charlotte Corday lui a buriné dans l'histoire une page indélébile, en a fait une héroïne, et le récit suivant, quoique dans un ordre d'idée bien inférieur, a aussi immortalisé l'héroïne qui en est l'auteur. C'était pendant la guerre franco-allemande de 1870 71. La horde prussienne marchait facilement, sans encombre et sans gloire, sur le sol ouvert de la France meurtrie, trahie et lâchement vendue.

Comme une nuée de corbeaux dans les bois, dans les bourgs, sur les chemins, tandis que leurs officiers habitaient les châteaux, desquels, comme la pie voleuse, ils enlevaient tout ce qui reluisait : pendules et argenterie ! au centre de la Touraine, ce jardin fleuri de la France, un château élégant et coquet mirait ses blanches tourrelles dans les ondes limpides de la Loire, comme une jeune fille mire son frais et rose mirois dans une glace de Venise. Là, vivait une des plus nobles, des plus grandes et des plus anciennes famille de France : le père, la mère et leur jeune fille, avec un nombreux personnel domestique.

Quelques temps auparavant ils étaient quatre, mais à peine le premier coups de canon avait-il été tiré sur les bords du Rhin, que le noble héritier de la maison, le vicomte Gontran, avait attaché à son ceinturon l'épée de ses ancêtres et était parti pour défendre la Patrie. Son ami d'enfance, le baron Lionnel, fiancé à sa sœur, la douce et gracieuse Blanche, était aussi parti avec

lui. En attendant d'être frères par alliance ils étaient frères d'armes, à la vie à la mort.

Ils partirent hardis, fiers et intrépides comme des lions, et après avoir noblement combattu, ils tombèrent tous deux, le même jour, sous les balles empoisonnées des Bavaïrois. Le jour où cette triste nouvelle fut connue, le château s'habilla de deuil : les chevaux du comte blanchirent, la comtesse se mit au lit pour ne plus se relever, et les yeux azurés de Blanche, comme une matinée de printemps, s'emplirent d'une tristesse qui la rendait plus belle encore. Le soir même de la fatale nouvelle, la horde allemande entravassait le pays, non comme des soldats, des guerriers, mais bien comme des bandits, comme un troupeau de loups dévorants de Sibérie, comme une peste, car elle répandait dans l'air si pur et si embaumé de la Touraine une odeur de choucroûte, de suif et de cuir qui prenait à la gorge et terrassait l'éclat des fleurs.

Un détachement de cent hommes et de cinq officiers entra brutalement au château à l'heure du couvre-feu. Comme toujours, les officiers prirent les plus beaux appartements tandis que les soldats étaient remisés à l'écurie. O peuples ! Vous qui faites trop souvent de la guerre pour le bon plaisir et le caprice de vos rois, rarement pour vos libertés, rappelez-vous donc en temps de paix comment on vous traite quand vous allez cueillir des lauriers au prix de votre sang !... Ces traîneurs de sabre entrèrent dans le château comme une bande de portefaix avinés qui entre dans un lupanar. Ils furent insolents, grossiers, et étalèrent l'ordure de leurs bottes sur les meubles de bois de rose et de satin bleu qui meublaient le salon. Ils fumaient, chiquaient, crachaient sur les tapis comme des charretiers de la compagnie Richer, à peine eurent-ils pris possession du château qu'ils sonnèrent à ébranler les murailles. Personne n'ayant répondu à leur appel, le plus jeune d'entre eux, un gamin, breveté par privilège de naissance du titre de capitaine, cassa une glace d'un coup de revolver. La manie du meurtre est si forte chez quelques natures qu'il leur faut quelque chose à tuer, ou à casser. Au bruit du coup de feu et du bris de la glace, un vieux domestique parut.

« Te voilà sioux trôle, lui cria d'une voix brute le casseur de glace, allons ! tapéches-toi : apportes-nous des cigares, de l'absinthe, du madère ; ensuite à diner ; des faisans du gibier, des truffes, du vin, et surtout n'oublie pas le champagne. Il lui intimait cet ordre en français, avec un accent germanique fortement prononcé. Mais, mon officier, o-a dire le vieux domestique, nous n'avons rien de tout cela au château. Ah ! tu n'as rien de tout cela hmla le Prussien. Rai-on de plus pour que nous en ayons ; qu'on en fasse ! Sidou, cette cravache te carressera les reins, et ce disant, il lui en cingla un coup sur le dos, selon la noble coutume des officiers allemands à l'égard de leurs soldats. Non je me trompe, ... de leurs seifs ! Le vieux domestique sortit en poussant un cri de douleur, tandis que les allemands riaient à se tordre de cette charmante scène de moeurs allemandes.

Eco.

(La suite au prochain numéro.)

BALIVERNES.

Jaques Ier ne manquait pas d'esprit. Un jour on lui souhaitait, dans une harangue officielle, de régner aussi longtemps que brilleraient le soleil, la lune et les étoiles.

— Dans ce cas, répondit-il gaiement non fils sera obligé de régner à la chandelle !

Il y a à l'exposition de Paris un parapluie qui se relève tout seul dès que la pluie a cessé.

Mais vous me direz, comment fait-on pour sortir de là dessous ?

La chose est bien simple, vous attendez que la pluie reprenne et alors il s'ouvre de lui-même.

Alexandre Dumas fils dînait à Marseilles chez le docteur Gistal, une des célébrités médicales du pays.

— Mon cher ami, lui dit Pamphitryon en passant au salon pour prendre le café, on dit que vous improvisez ? honorez donc, s'il vous plaît mon album d'un quatrain de votre façon.

— Volontier, répondit le poète.

— Et, tirant un crayon il écrivit sous les yeux de son hôte, qui le suit du regard :

Depuis que le docteur Gistal, Soigne des familles entières, On a démoli l'hôpital.....

— Flatter dit le docteur et l'interrompant.

Mais Dumas ajoute : Et l'on a fait deux cimetières.

A. Touche tout demandait des renseignements sur l'acide azotique, Robert Brignet répondit : c'est un corollant.....

Briallet bondit sur sa chaise et....

— Je croyais qu'on n'en avait qu'aux pieds !

Un jeune Allemand, employé des télégraphes, contraint de s'éloigner un instant de son bureau, chargea sa femme de ménage, en train de nettoyer la chambre de le prévenir dès que l'appareil donnerait le signal d'appel.

Lorsque quelques instant après l'employé revint, quel ne fut pas son étonnement de voir cette femme en train de parler toute seule à haute voix. Quelle en était la raison ? Chaque fois que le télégraphe marchait, la bonne femme criait à tue-tête à l'appareille :

— Mon maître vient tout de suite.

— Qu'esqu' vous faites donc là ? demanda l'employé étonné.

Il faut que cet être soit sourd, répond la servante indignée, je lui ai dit au moins dix fois que vous alliez venir tout de suite, mais il ne cesse pas de marcher.

— Il y a quelque temps Mme. D., demeurant dans la 26ème rue, se présenta chez le Dr. John Clark et se fit mettre un ratelier artificiel, qu'elle promit de payer au bout de quelques jours. Le dentiste envoya plusieurs fois chez elle, pour toucher le montant qui lui était dû, mais sans réussir à se faire payer.

Dans la journée de mercredi, il alla voir lui-même sa cliente, demanda à examiner ses dents et lui enleva dextrement le ratelier. Les amis de cette dame se proposent, dit-on, de porter plainte en vol contre le dentiste. M. Clark prétend toutefois qu'il n'a fait que reprendre ce qui lui appartenait.

Lorsque je suis en scène, combien me donneriez vous ? demandit une actrice de moyen-âge ; c'est-à-dire d'un âge moyen, à plusieurs personnes qui se trouvaient réunies dans son salon. — Je vous donnerait dix-huit ans, dit une première personne. — Vingt-trois ans, répondit une seconde. — Et vous monsieur Alfred X, combien me donneriez-vous ? — Moi, mademoiselle, je ne vous donnerais pas seulement 15 centimes. La question ne fut pas posée plus avant.

Le CANCAN est en vente chez M. Drouin et Frères, libraire, rue St. Joseph, St. Roch ; chez M. Béland tabacniste, No. 264, rue St. Jean ; chez M. Crémazie, libraire, rue Buade, Haute-Ville ; chez M. J. S. Gauvreau, libraire, 18 Rue St. Pierre et No. 26 marché Finlan, Basse Ville ; chez M. Lacroix, tabacniste rue St. Valier, St. Sauveur ; M. Trudel, No. 16, Côte du Passage Lévis.

NOUVEAU BARBIER

M. A. LAROSE informe ses amis et le public en général, qu'il a ouvert une boutique de barbier, chez

M. BOLDUC, EPICIER,

Rue St Valier, St. Sauveur.

(Près de la Lâtisse des Chars Urbains)



PORC !! PORC !!!

- LARD FRAIS,
- LARD SALÉ,
- JAMBON,
- SAUCISSES,
- SAINDOEN,
- BEURRE,
- ŒUFS, ETC.

Le tout en parfait ordre et à un extrême bon marché.

M. BELLEHACHE desire informer ses amis et le public qu'ils trouveront toujours à son écol No. 3

HALLE JACQUES-GABTIER

Les articles ci-haut énumérés, et qu'ils seront servis avec promptitude et politesse.

M. BELLEHACHE se charge d'envoyer porter les effets achetés chez lui à domicile. St. Roch, 27 avril 1878.

P. LAROSE et Cie. Editeurs-Propriétaires. Rue de l'Ange-dieu, au Bureau de Poste, No. 5, St. Sauveur.